

Luc Massardier

# Les ciseaux de la couturière



Les Editions La Gauloise

Luc MASSARDIER

# LES CISEAUX DE LA COUTURIERE

*Roman*

Les Éditions La Gauloise  
Série La Gauloise Noire

## *L'univers des Couturières*

Alerte orange, non, alerte rouge, la Couturière, s'avance dans ses salons, pleine de maturité et de certitudes. Elle a le talon guerrier et l'assurance de sa beauté, les yeux noirs, les lèvres rouges, et les cheveux lourds comme des rideaux... Attention, elle pourrait froisser vos ailes et vous emmener dans un vol sans retour. Embarquement immédiat, tout est dangereux autour d'elle. La poitrine en avant, elle fait rêver tous les mortels et si vous la suivez, son histoire ne vous quittera plus.

Loin d'être une simple mortelle, elle était issue d'un autre monde, d'une autre race, celle des antiques Couturières, ces redoutables Aïeules, qui aux temps jadis, avaient plongé l'humanité dans l'infini de ses turpitudes. Menant les hommes et les femmes par le bout de leurs ciseaux, elles maîtrisaient l'art de les aiguiser pour créer les robes assassines qui séduiraient et anéantiraient les mortelles. Pour continuer d'inonder le monde de leurs maléfices, elles veillaient sur le travail de leurs descendantes et, du haut de leurs éthers, elles perpétuaient le tranchant de leurs visions meurtrières. Forte de ces pouvoirs, l'actuelle Couturière en Titre avait acquis une célébrité qui effaçait toutes les autres maisons de couture. La foule, toujours plus nombreuse de ses admiratrices ne cessait de grandir et toutes

les coquettes du monde se battaient pour assister à ses collections.

Le secret de la réussite de ses robes venait de la vie privée de la Couturière, et plus précisément des excès de sa vie sexuelle, mais ça, personne ne devait le savoir. Pour accéder à ses pouvoirs de Couturière en Titre, elle devait tout simplement coucher avec n'importe qui, pourvu que ce fut un homme vigoureux. Les aïeules ne lui transmettaient leur magie qu'à cette seule condition. Seuls ses orgasmes obligés lui permettaient d'accéder aux modèles à créer. La beauté des robes jaillissait alors pour s'incruster dans sa mémoire et donner vie à leurs maléfica. Plus son lit tanguait, plus son stock grandissait et plus les clientes se ruinaient pour les acquérir.

Ses amants croyaient la dominer et n'imaginaient pas qu'elle ne les provoquait que pour ses visions. Par chance, elle aimait tout chez eux, leurs chaussettes, leurs poils, leur queue, tout. Elle raffolait de ces nuits où son plaisir ruisselait de tous ses pores, mais les messieurs n'étaient pas toujours à la hauteur et bien souvent il ne se passait rien, que le vague dégoût de supporter leurs efforts, sans voir aucune robe. Un peu de tendresse aurait pu compenser ces manques, mais ces minables ne pensaient qu'à se débiter après avoir joui. Ils se rhabillaient en vitesse, tout penauds et elle se retrouvait alors toute seule, essayant de se calmer en attendant le suivant. Son rythme amoureux dépendait du stock de robes et des futurs défilés. Si elle tombait sur un impuissant, elle enrageait. Être retournée dans tous les sens pour rien lui devenait insupportable. Les Aïeules fronçaient les sourcils en l'entendant rouspéter. Elles n'aimaient pas la voir se laisser aller à ces considérations. C'était comme ça, c'était écrit, elle devait coucher sans restriction pour assurer la

survie de leur race. Pas de sentiments, lui répétaient-elles, se donner à tout homme qui pose son regard sur toi, voilà ce que tu dois faire pour mémoriser ce que nous te ferons voir jusqu'au dernier point de broderie. Les Aïeules ne transigeaient pas. Si elles ne lui envoyaient pas de plan c'est qu'elle n'avait pas assez bien fait l'amour. Par considération, elles lui avaient tout de même concédé la fidélité toute relative d'un seul homme, le voyou qu'elle appelait Klimt.

Les haies du jardin se soulevaient quand elle pensait à lui et elle chantait à tue-tête.

*Qu'est ce qui lui prend encore, il vaudrait mieux lui tordre le cou à celle-là.*

Le malheur c'était sa fille, la petite Josette. La Couturière n'était vraiment pas faite pour être mère et n'avait jamais supporté les babillages de son enfant. Sa maternité, n'en parlons pas, elle s'y était faite avec la rage au ventre, mais que faire ? L'histoire de sa lignée de Couturières était ainsi scellée, de mère en fille. Josette, un nom pareil pour la reine des élégances ! Elle n'avait pas eu à choisir. Non seulement les Aïeules l'avaient condamnée à coucher comme une dévergondée, mais elles avaient en plus confié à la seule Josette le pouvoir de réaliser les modèles entrevus pendant les coucheries. La Couturière en voulait à sa fille d'être ainsi témoin de son intimité. La puissance érotique qui faisait naître les modèles était si forte qu'elle devait forcément transparaître et la trahir, mais Josette ne remarquait rien. Son absence de réaction l'étonnait toujours, elle qui écartait si facilement les jambes. Heureusement, la petite n'avait pas encore fait son sabbat et ne pouvait se douter de rien, mais ça ne durerait pas. Il n'empêche qu'elle était dépendante d'elle et ça

l'agaçait. Sans Josette pas de robe, pas d'atelier, pas de succès. Pas besoin de brodeuses, de tailleuses, de petites-mains, Josette seule suffisait à tout ! En naissant, elle avait déjà en elle la magie des ciseaux et était capable de prouesses insensées. Avec l'audace de l'inconscience elle réussissait toujours tout. Ses mains faisaient surgir les robes comme si elles sortaient naturellement des ciseaux pour s'élever vers la lumière. Esquissées dans la débauche, les robes devenaient de purs chefs d'œuvre sous les doigts de Josette. La Couturière s'en réjouissait, mais ne pouvait en même temps s'empêcher de s'en irriter. A la gêne de lui confier le fruit de ses frasques se mêlait l'exaspération du manque de caractère de sa fille. Josette arborait un éternel sourire qui n'arrivait même pas à éclaircir son visage et qui donnait parfois à sa mère l'envie de la gifler. Elle était d'une si morne compagnie, cette gamine. Jamais un mouvement d'humeur, une exclamation, un commentaire, non rien que son sourire qui donnait envie de lui tordre le cou. Elle lui confiait parfois des pièces impossibles à réaliser mais la petite les réussissait toujours. Cette constance l'agaçait, elle qui ne pouvait vivre que dans ses excès. Ce caractère lisse c'était de la faute des Aïeules, s'exaspérait la Couturière. Ces méchantes femmes avaient besoin de frelater leurs relations pour booster l'atelier. Dans le vide du regard de sa fille, sa mère sentait le rictus des Aïeules. Elle savait aussi qu'un jour cette petite prendrait sa place comme elle l'avait fait elle-même avec sa propre mère. Sous sa transparence et son sourire béat il y avait aussi celle qui un jour se métamorphoserait pour la destituer. Parfois elle en avait peur et les aïeules s'en réjouissaient, se moquant bien de ces tiraillements. Tant que les robes sortaient de l'atelier, elles applaudissaient et continuaient d'attiser ces ressentiments.

Les deux femmes cohabitaient dans un silence pesant, chacune dans son territoire, l'atelier pour Josette et les salons et les appartements privés pour sa mère. Le point de rencontre, c'était la grande estrade devant la croix. C'était là que la Couturière déposait les nouveaux modèles. Moment bref mais intense que la Couturière redoutait. Elle savait pourtant que les traces de sa luxure étaient invisibles, mais elle avait toujours peur de les voir apparaître. Pas besoin de croquis, elle gravait le plan directement sur une infime couche de sable d'or disposée sur la table de travail. Son doigt traçait la direction qui donnerait au vêtement son architecture finale. Josette observait, immobile sans rien dire. Le dernier détail incrusté sur le sable, la Couturière se reculait alors et d'un coup soufflait dessus de toutes ses forces pour en recouvrir Josette. Comme un nuage, l'esprit de la robe retombait sur elle pour l'imprégner de sa structure. Avec le fil et l'aiguille, elle saurait la faire apparaître.

Restait encore la question du sabbat. Tant que Josette ne l'avait pas fait, elle n'était pas une vraie femme avec un vrai sexe féminin. Mais quand elle l'aurait fait, les choses risqueraient de se corser. En attendant, avec son sourire de nénuphar, Josette n'était que son apprentie et ses parties de jambe en l'air ne regardaient personne.

Pour arriver dans la maison des Couturières, il fallait passer par les quartiers les plus mal famés de la ville. La pègre régnait sur ses trottoirs et, dans ces lieux de rendez-vous, on voyait des hommes perdus poursuivre leurs ombres à la lumière de phares inquiétants. Vivait là un de ces caïds que les Aïeules avaient réservé comme amant régulier à la Couturière, le fameux Klimt. Venu des ténèbres et des bas-fonds, ce voyou savait jouer les amants magnifiques et avait séduit la Couturière au-delà de ce

qu'il pouvait imaginer. Elle en était folle et se lamentait de ses absences. Il ne venait pas la voir assez souvent et elle ne comprenait pas pourquoi il n'était pas toujours à ses côtés. Avec lui, les robes jaillissaient à profusion. Elle ne savait rien de lui en dehors des plaisirs qu'ils partageaient. C'était un taiseux. Un soir qu'il allait chez elle, un groupe de vauriens le suivit à son insu. Tranquille et sûr de lui, il savait que la nuit serait longue et il prenait son temps en marchant. La nuit était belle et les ruelles luisantes. La maison éclairée l'attendait avec sa belle Couturière, prête à tout pour lui. Les portes s'ouvrirent magiquement devant lui comme d'habitude quand il s'approchait. Lentement, il pénétra dans le corridor et, sûr de lui et de son désir, gravit les grands escaliers. Les voyous qui le suivaient en profitèrent pour se faufiler discrètement derrière lui sans qu'il s'en aperçoive.

Josette était sagement en train de coudre quand ces canailles pénétrèrent dans l'atelier. Ils ne s'attendaient pas à trouver quelqu'un et plus encore, à tomber sur une si jolie fille. Assise sur son tabouret, près de la croix des Couturières, la tête penchée, Josette les regarda entrer sans comprendre. Personne en dehors de sa mère n'était jamais rentrée là et elle-même n'en était jamais sortie. Elle était vraiment belle sur sa chaise devant ses broderies. Les garçons hésitèrent un moment, prêts à repartir. Mais leur instinct prédateur les rattrapa vite. Plus belle que toutes les filles qu'ils n'auraient jamais, elle était là, devant eux, toute timide, toute innocente, toute offerte. Sans ménagement, ils l'obligèrent à dire où la Couturière cachait son trésor. Quel argent ? Josette ignorait que les robes puissent valoir autre chose que son savoir-faire. Sa mère avait de l'or ? Elle ne savait pas. Une robe ne valait que par l'émotion de sa beauté. L'argent n'était pas caché, c'était

une couleur, une nuance brillante et vibrante comme une couleuvre dans l'herbe. Il suffisait de suivre le fil.

Là, les racailles sentirent qu'elle voulait les bernier avec ces histoires. Ils n'avaient rien à faire des fils et des couleurs, ce qu'ils voulaient c'était l'argent, le coffre, et elle par-dessus le marché ! Elle était trop belle. Ils finirent par se dire qu'elle n'attendait que ça. Sa bouche et ses fesses, c'était pour eux. Elle avait vraiment un corps pour faire l'amour. L'argent attendrait. Ils avaient à portée de braguette un autre trésor bien plus bandant. Venus de la misère et de la crasse, ils ne croyaient pas à l'amour et ils allaient la violer comme on fait tourner les filles dans les caves. Ils se moquaient bien des larmes qui commençaient à couler sur ses joues. Ses pleurs ne firent qu'attiser leur excitation et leur besoin de l'avilir. Juste vengeance contre cette fille de riche qui jouait les saintes nitouches sous cette croix. Peur de rien, ils commencèrent à la déshabiller, mais en déchirant sa culotte, ils découvrirent stupéfaits que la fille n'avait pas de sexe, pas de lèvres, pas de chatte, pas de fente, rien du tout, pas un poil. Plus ils lui écartaient les cuisses, plus cette vision les sidérait et les excitait. Ils connaissaient bien les femmes et n'avaient jamais vu ça. Incroyable, qu'un trou pour pisser, chier et faire l'amour. Ils le raconteraient partout que la fille de la couturière n'avait pas de fougoune. Qu'un cul à merde, à pisse et à foutre !

Josette était restée incapable de se défendre. Sa conscience l'avait abandonnée dès que les garçons lui avaient arraché ses vêtements. Quel châtement s'abattait sur elle ? Est-ce les robes qui se vengeaient ? Les avait-elle suffisamment honorées ? Ces coups dans le ventre, n'était-ce pas la revanche des étoffes ou la colère des ciseaux ? Quand ils furent tous passés sur elle, elle gisait sur le sol, dans le sang et ses selles, ne voyant plus rien.

Immobile, elle sentait que l'assaut était terminé mais elle ne pouvait plus bouger et dégageait une odeur d'excrément épouvantable. Elle les entendait au loin commenter leurs exploits jusqu'à ce que le plus farouche des violeurs la saisisse à bout de bras et l'attache sur le haut de la croix. C'était fini, ils pouvaient s'en aller. Ils aimaient l'alcool et les femmes. Une garce sans vagin, une pisseuse du cul et qui puait sa merde, ils n'avaient jamais vu ça !

Deux étages plus haut, la Couturière, ignorant ce drame, attendait son amant, le beau, le merveilleux Klimt. Toute émoustillée par la perspective de sa nuit d'amour, elle pensait aussi au défilé qui devait avoir lieu le lendemain. Tous les modèles étaient prêts et les mondaines se précipiteraient pour les admirer. Ce programme avec une nuit d'amour avant sa consécration, c'était parfait. Son déshabillé reflétait parfaitement la couleur de ses cheveux et elle se trouvait belle en savourant ses premiers frissons. Celui qui la désirait si bien allait arriver, lui, ce voyou adorable, rien que pour elle avec ses ombres et chuchotements. Elle adorait ses soupirs, ses silences, sa puissance et sa sueur. Terrien des soirs de lune, habillé de regards et de velours, il la pénétrerait comme un conquérant avide d'obscurités obscènes. Son corps luisant et la perfection de ses jeux d'amour la ravissaient. Elle était folle de ces moments délicieux où elle n'entendait plus que le souffle de leurs sens à travers ses lèvres épaisses et ses caresses. Ventouse suave, elle l'accueillit, collée à sa bouche, sa langue et ses seins enroulés autour de lui, dans le vertige de leur désir. Plaisir sans précipitation, sans pudeur, ils s'embrassaient sans fin et leurs gémissements les inondaient d'impensables voluptés. Éternité

exquise, hors du monde et de ses ruptures, la Couturière s'offrait sans fin dans l'onctuosité de ses chairs reconnaissantes au torrent de marbre de l'homme qui plongeait et creusait en elle le plus merveilleux des sillons. La sarabande de l'amour n'avait pas de fin. Fluide comme le sable le long des rivières, le temps s'éternisait. Ils n'en finissaient pas de s'aimer et, après l'amour, ils s'aimaient encore. La fenêtre était restée ouverte, dévoilant au étoiles les soupirs de leurs corps amoureux. Qui fut le premier à se détacher de l'autre ? Seuls les grands rideaux pourraient le dire.

Ils n'avaient rien entendu de ce qui s'était passé en bas dans l'atelier. Encore au chaud dans les bras de son amoureux, la Couturière sentit cependant au petit matin un frisson d'inquiétude la réveiller. Quelque chose d'anormal s'était passé dans sa maison. Son odorat ne la trompait pas. Un parfum nauséabond envahissait toute la chambre pourtant bien ventilée. Qu'était-il arrivé pour que ça sente aussi mauvais ? Klimt dormait toujours. Pour se lever sans le réveiller, elle prit mille précautions. Elle aurait bien aimé à nouveau s'enfouir dans ses broussailles, mais il fallait qu'elle voie d'où venait cette odeur. Au bout du couloir, en descendant les grands escaliers, l'horrible odeur insistait et s'infiltrait jusque dans ses cheveux. Que s'était-il passé ? Ces effluves venaient de l'atelier. Sa porte était pourtant bien fermée. Elle eut un mal de chien pour l'ouvrir. Pénétrant enfin à l'intérieur, elle crut rendre l'âme. Josette en lambeaux se balançait au-dessus de la grande croix de l'Ordre. L'odeur venait d'elle ! Devant ce spectacle une autre mère se serait précipitée pour sauver sa fille, mais la Couturière était d'une autre trempe. Face à l'insoutenable, sa nature de Couturière en Titre recouvrit vite tout ce qu'il pouvait rester de maternel en elle. Le défilé,

c'était le jour du défilé, prévu dans quelques heures ; impossible de le repousser ! Elle devait réagir, vite, rester maîtresse d'elle-même. L'atelier servait de décor aux collections. Josette allait tout gâcher sur cette croix avec ce sang noir qui coulait entre ses jambes. Impossible de la faire descendre de là. Le pire, c'était l'odeur, une odeur infecte à faire fuir toutes les clientes. Les Aïeules se fâcheraient si ça tournait mal. Cette nuit avec Klimt lui avait fait perdre la tête. Toute la ville allait arriver. Elle entendait déjà les limousines, et la foule qui envahissaient ses escaliers. Elle ne s'était -même pas encore préparée, ni coiffée, ni habillée.

Comme toujours dans ces situations extrêmes, elle trouva la solution. Josette était beaucoup trop haut perchée pour pouvoir la détacher. La providence déroula alors sous sa main une grande pile de linges blancs. Formidable, elle en recouvrit la croix comme une nappe qu'on déplie sur une table invisible. Elle avait assez de force pour lancer assez haut ces linges et leur drapé improvisé dissimula aussitôt le corps de Josette, mieux qu'elle n'aurait pu l'espérer. Comme un nuage qui s'accrocherait aux nefs d'une cathédrale, les plis du tissu donnèrent à l'ensemble un air de sculpture à la fois massive et vaporeuse. Pas mal du tout ! L'odeur d'un coup s'était atténuée et l'air redevenait à nouveau respirable. Mais ce n'était pas suffisant. Vite elle déposa devant l'estrade de grands bouquets parfumés. Personne n'oserait les franchir, c'était parfait. Encore quelques guirlandes par-ci par-là et le décor devenait tout à fait plausible. Un *tombeau debout*, c'était superbe. La *crucifixion voilée*, un nouveau concept pour les collections prochaines, supplice et élégance, la mort sous les plis. Qui les soulèverait ? Il manquait encore quelque chose. Ses oiseaux ! Elle en possédait les espèces les plus rares. Leurs vols

et leurs chants distrairaient les plus curieux. Quelle bonne idée, personne ne chercherait à savoir ce qu'il y avait sous ces grands voiles blancs.

Jugeant avec satisfaction le résultat, elle se calma et aller se préparer tranquillement avec le tailleur qu'elle avait prévu, celui aux couleurs d'audaces. Sa coupe lui allait parfaitement, et les broderies conçues pour faire face aux situations les plus extrêmes, la soutiendraient. Et dire que Klimt dormait encore ! Un coup de peigne, un peu de rouge sur ses lèvres et elle était prête.

À l'heure prévue, elle fit ouvrir ses portes, le défilé allait commencer. Aussitôt, la foule des clientes envahit les salons. Les privilégiées faisaient leur entrée, toute en élégance et raffinement ! Pierreries, soieries, coutures et chignons, les femmes les plus belles se pressaient pour passer les premières. Papillonnant d'un salon à l'autre, elles s'esclaffaient au hasard de leurs rencontres et des petits fours. Le champagne coulait à flot et les flashes des journalistes crépitaient pour immortaliser leur présence. Tout était superbe et le défilé allait être comme toujours magnifique, il fêterait leur victoire, celle des riches qui savent s'amuser et faire la fête. Vive la Couturière et ses afters !

Dans ce tumulte, les oiseaux donnèrent soudain le signal et les mannequins de vent apparurent enfin. Le défilé commençait. Fluide et insaisissable, jaillit soudain du creux de la scène un déluge de voiles et de lumière. Un arc en ciel s'ouvrit et les robes, une à une, s'élancèrent dans un ballet aérien et magique. Aigrettes et brindilles, les robes agiles et légères se faufilaient entre les manteaux d'hermine dans un tourbillon de rubans et de dentelles.

Le défilé s'accélérait, miroir pervers, il plongeait les clientes dans un ravissement toujours plus délicieux qui ne les lâcherait plus. La lumière des décolletés jonglait avec l'érotisme des déshabillés. Guêpières de feu et emmanchures de rivières, les modèles enflammaient leurs cœurs dans un crescendo sans fin. Leur féminité se sublimait soudain en de subtiles liaisons. Funambules de rêve, sur des fils d'azur, les mannequins rebondissaient au milieu des fleurs et des oiseaux. Cascades de velours, les robes devenaient toujours plus belles, plus audacieuses, Prisonnières de leurs sortilèges, les clientes ne pouvaient résister au désir de les posséder, de s'en vêtir. Avec ces robes, elles deviendraient plus belles, plus riches, plus puissantes, plus admirées. Leur élégance les protégerait à jamais de la méchanceté et de leurs mauvaises amies. Silhouettes célestes, ces toilettes leur garantiraient le pardon fluide du remords, la mort des petites morts, la victoire de l'arrogance. Robes vivantes, elles les imprégneraient de gloire et de fortune. Les femmes n'avaient plus besoin de dissimuler leur avidité. Elles pourraient resplendir et plus aucune morale ne les retiendrait. Or et dentelles, pièges et enchantements, tout devenait évidence.

À l'acmé de la féerie, le rideau tomba sur le dernier tableau dans un tonnerre ininterrompu d'applaudissements. Un véritable triomphe. Enthousiasmées, les clientes avaient déjà fait leurs choix et passé commande. Les Aïeules pouvaient être contentes. La Couturière avait bien tenu son rôle. Elle le tenait, le destin de ces mortelles imbéciles qui se pâmaient devant ces robes faites pour les détruire. Leur soumission la faisait sourire. Tout s'était passé au mieux ! Elle pouvait enfin dégrafer son corsage. C'était si bon ces ovations. Elle les avait toutes bluffées ces ravissantes

idiotes. Pas une n'avait soupçonné ce que la croix cachait. Un vrai succès avec les agendas qui volaient, les téléphones qui vibraient, les télés qui s'emballaient, tout allait crescendo. Trop peut-être.

Dans la foule un homme se mit à danser tout près de la croix et dans un faux mouvement, l'imbécile trébucha sur lui-même entraînant les voiles qui la recouvraient. Aussitôt, la salle s'obscurcit tandis qu'un faisceau lumineux découvrit, aux yeux de tous, le corps inanimé de Josette accroché dessus. La théâtralité des drapés, des fleurs et des oiseaux n'était plus là pour la dissimuler. Avec la netteté du diable, la croix entière se mit soudain à s'ébrouer. Tous les voiles s'en détachèrent pour s'envoler et retomber effilochés sur la foule paniquée. Personne ne comprenait. Passé un moment de stupeur, le ravissement ressenti pour les robes se mua en un besoin tout aussi impérieux de s'en défaire, de les déchirer et de tout briser de ce décor qui s'était mis à sentir le plus mauvais du monde, une odeur d'excrément qui devenait irrespirable. L'hystérie les gagna. Les lambeaux de voiles continuaient de leur tomber dessus comme des bouts de linceuls gluants qui collaient partout et les imprégnaient de leur odeur putride. Outragées et pétries de colère, elles se retournèrent alors vers la Couturière, prêtes à lui faire payer cet affront. Elle tenta bien de résister, mais ne fit que déchaîner leur rage.

Les Aïeules du haut de leurs perchoirs se frottaient les mains. Ces mortelles pouvaient bien tout casser, les robes avaient déjà été vendues. Ce pugilat prouvait bien la force de leurs maléfices. Pour autant, elles n'allaient pas laisser leur héritière se faire étriper sans réagir. Elles avaient encore besoin de ses services et décidèrent d'envoyer sur ces mégères agressives leurs

fluides particuliers. Toujours aussi efficaces, ces vapeurs agirent immédiatement et d'un coup, plus personne ne bougea. Toute la foule s'était figée et au milieu de ces silhouettes immobiles, dans un silence inquiétant, on n'entendait plus que le bruit du goutte à goutte noirâtre qui coulait de la croix. Personne ne bougeait.

C'est alors que l'amant de la nuit apparut au balcon, les mollets poilus comme ses doigts de pieds. Il avait senti l'orage et les tremblements de la maison l'avaient réveillé. Voyant toutes ces femmes immobilisées, il s'en approcha quand un oiseau sinistre venu de l'abîme se jeta sur la croix. L'enfant poussa un cri si lugubre que les clientes n'eurent plus qu'une hâte, fuir au plus vite cette maison. Même Klimt, emporté par la foule, disparut avec elle sans un regard pour la Couturière. Seule devant la croix, elle assista à cette catastrophe, murée dans une désolation sans nom. Au milieu de ce naufrage il ne lui restait que la honte de sa fille suspendue au-dessus de cette maudite croix. Même Klimt s'était sauvé !

A suivre